

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - - 5 cents la copie

10^{ME} ANNÉE, No 501 - SAMEDI, 9 DECEMBRE 1893

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE GÉNÉRAL DE BOISDEFFRE

NOMMÉ FAISANT FONCTION DE CHEF D'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL DE L'ARMÉE FRANÇAISE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL 9 DECEMBRE 1893

SOMMAIRE

TEXTE.—A l'étranger, par A. d'Audeville.—Chronique artistique, par Joseph Genest.—Nouvelles silhouettes, par Jean Cris.—Nécrologie.—Aux correspondants, par J. St-F.—Poésie : Songe d'un soir d'automne, par Joseph Genest.—Etudes historiques : Jean Descary-Lehour, par G.-A. Damont.—Carnet mondain, par Alma.—Causerie, par E.-Z. Massicotte.—Notes sur la littérature française, par Pierre Bédard.—Primes du mois de novembre.—Poésie : Mont-Salut Marie, par Marie-Louise La'onde.—Un bal sur la neige, par Victor Tisot.—Un conte aux enfants, par Augustin Lellis.—La vie des champs.—Science récréative.—Notes et faits, par LeChercheur.—Nouvelles à la main.—Choses et autres.—Feuilletons : Les Mangeurs de feu ; En famille.—Jeux d'esprit : Charade ; Problèmes d'Echecs et de Dames.

GRAVURES.—Le général de Boisdeffre, le nouveau chef de l'armée française.—Les funérailles du maréchal de Mac-Mahon : L'arrivée aux Invalides. Une partie des troupes massées devant l'Eplanade.—Portrait de M. Henri Marteau.—Gravures de nos feuilletons.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

A NOS LECTEURS

Afin d'éviter tout retard et toute erreur dans la réception des correspondances, prière d'adresser lettres et communications comme suit :

LE MONDE ILLUSTRÉ,
Tirésir 1070, Montréal.

A L'ETRANGER

La possession espagnole de Melilla, sur la terre du Maroc, n'est entourée que d'une étroite bande de terre, limitée de trois côtés par la mer et dominée d'autres par les montagnes.

Le 27 octobre, les troupes espagnoles, qui ne s'élevaient pas à plus de 3,000 hommes, disséminés sur une ligne de plusieurs kilomètres, prirent l'offensive. Mais 12,000 Marocains, se ruant sur le centre de cette ligne, débordèrent bientôt les petites troupes, malgré leur héroïque résistance. Accablés sous le nombre, les Espagnols, protégés par le feu des forts et celui du croiseur, purent pourtant se replier en bon ordre, bien qu'en abandonnant deux canons aux mains des ennemis.

Durant la nuit, les Marocains continuant leur feu et poussant d'horribles hurlements, s'approchèrent jusqu'à vingt mètres des forts, détail qui peut donner une idée de l'acharnement de la lutte.

Dès le matin, le général Margalho trouva malheureusement la mort dans une sortie ; mais au jour, le général Ortega, qui avait pu rentrer à Melilla et prendre le commandement, refoulait les Maures sur leurs montagnes, par une manœuvre habile, reprenait les canons tombés la veille en

leur pouvoir et leur arrachait même le corps mutilé de son compagnon d'armes.

Ces incidents ne sont que le prélude d'événements plus graves, et on comprend l'émotion qu'ils ont causée dans toute l'Espagne. Les troupes européennes ont déployé le plus grand courage et n'ont succombé un instant qu'écrasées sous le nombre. La revanche se prépare, d'ailleurs, prompt et éclatante.

Déjà, le général Macias, qui doit prendre le commandement du corps expéditionnaire, s'est embarqué ; un décret a rappelé sous les drapeaux les hommes de la réserve, et des troupes sultanales sont envoyées en Afrique.

La conséquence de ces événements peut dépasser de beaucoup la portée qu'ils paraissent avoir.

D'une part, toute la région marocaine est en ébullition. En ce moment même, la France tient prête une colonne d'expédition de quatre mille hommes, pour asseoir définitivement son influence dans les oasis du Touat, réprimer les brigandages des tribus qui arrêtent et pillent les caravanes, et rendre la sécurité aux communications entre l'Algérie et le Niger.

D'un autre côté, les journaux anglais, reflétant l'opinion publique, commencent à s'agiter, et le *Standard* écrivait, à ce propos, cette phrase significative : " Il faudra employer le plus grand tact pour éviter une conflagration générale. La France surveille ces événements, et si l'Espagne va trop loin, l'Angleterre saura, elle aussi, protéger ses intérêts au Maroc."

Toute la politique de l'Angleterre est dans ces quelques mots

L'Angleterre, dont les forces maritimes, à peine suffisantes pour la surveillance et la protection de son immense empire colonial, sont incapables de dissimuler la faiblesse dérisoire de son armée de terre, ne peut voir deux peuples se disputer sur la surface du globe, sans avoir immédiatement la pensée de les mettre d'accord en pratiquant à son profit une saignée sur l'un et sur l'autre.

Elle ne vit, ne se maintient et ne s'agrandit qu'au détriment des divisions des autres, qu'elle fomente de tout son pouvoir, pour profiter de leurs dissensions, avec la duplicité dont elle a donné tant de preuves.

Craignant la Russie, qui peut, quand elle le voudra, l'écraser en Orient et ruiner son fragile empire des Indes, craignant la France parce que c'est l'ennemie héréditaire et la seule nation capable de lutter avec elle sur mer, elle a été la véritable instigatrice de la triple alliance, à laquelle sont acquis tous ses bienveillances et tous ses encouragements, et elle en a fait une arme pour maintenir isolées la Russie d'un côté, la France de l'autre.

Mais voilà qu'au moment où cette vieille douairière aux procédés obliques, comptait croquer les marrons tirés du feu, la France et la Russie se jettent dans les bras l'une de l'autre, dans un but assurément pacifique, mais avec un enthousiasme sous lequel les deux peuples laissent percer la joie qu'ils ont de ne plus avoir rien à craindre des ennemis que le nombre rendait seul redoutable.

Soyez sûrs que les Anglais sont plus ennuyés que les Allemands de l'alliance franco-russe.

Car les deux peuples amis, assez forts ensemble pour imposer le respect à leurs adversaires, ne visant d'ailleurs qu'à la paix européenne, vont pouvoir s'occuper un peu de ce qui se passe ailleurs qu'en Allemagne ; et comme tous les gens qui n'ont pas la conscience très nette, l'Angleterre n'aime pas qu'on s'occupe de ses faits et gestes.

Il lui faudra désormais marcher droit en Asie et et qui sait comment tourneront les affaires d'Egypte

En attendant les événements, l'escadre anglaise, partie de la Spezzia, va se joindre à Gibraltar à

une autre escadre venue de l'Atlantique, tandis que l'escadre russe retarde son départ pour le Pirée.

Voilà pourquoi les incidents du Maroc peuvent prendre tout d'un coup une importance capitale.

A. D'AUDEVILLE



Pour donner une juste appréciation et un compte-rendu critique du concert donné mercredi, 29 novembre, par M. A. Fortier, il faudrait avoir des connaissances musicales autres que celles que je possède. Je me contenterai donc de dire mes impressions, sans avoir la prétention de juger du mérite

des œuvres que l'on y a exécutées.

La *Marche Solennelle*, qui fut composée pour orchestre complet, a dû être arrangée pour deux pianos, faute de musiciens. Il était, par conséquent, difficile de juger de l'effet que produirait ce morceau exécuté tel que conçu par l'auteur.

M. Fortier me semble surtout heureux dans ses compositions religieuses. Le *Kyrie eleison* et le *Gloria in excelsis Deo* m'ont paru très remarquables et font désirer un *Credo*, un *Sanctus* et un *Agnus* qui complèteraient une messe d'une beauté incontestable. J'ai fort goûté l'*Ave Maria*, avec accompagnement de violoncelle. *Méditation*, morceau pour piano et violoncelle, est très joli, et la manière dont il a été exécuté par MM. Emery Lavigne et J. B. Dubois, lui valut les honneurs du rappel et il dut être répété. *Vive la Canadienne*, chœur à quatre voix, est, à mon avis, une composition très bien inspirée qui n'a qu'un défaut : elle est trop courte.

Toute la musique exécutée à l'audition du 29 novembre est d'un caractère mélancolique, ce à quoi l'on ne serait pas en lieu de s'attendre si l'on jugeait du genre de composition d'un auteur par son apparence extérieure, car M. Fortier est d'un caractère assez jovial. Il faut croire que, dans la solitude, comme le poète, l'artiste est porté à la rêverie.

Un chœur peu nombreux, mais bien choisi et bien exercé et des solistes de talent ont largement contribué au succès de la soirée, succès dont doit être fier M. Fortier et dont nous le félicitons en l'assurant que nous attendrons son second concert avec un réel intérêt.

Le même soir avait lieu l'inauguration, par lord et lady Aberdeen, de la nouvelle annexe de la Galerie des Beaux-Arts, carré Phillips. Un grand nombre d'invités assistaient à la cérémonie. Une adresse à Leurs Excellences fut lue par sir Donald Smith président de l'Association des Arts. Lord Aberdeen répondit par un joli discours, au milieu duquel il dit que le Canada était, en matière d'art, la plus avancée de toutes les colonies anglaises. Faute d'espace, il m'est impossible de donner une description du nouveau local de l'association des arts. Qu'il me suffise de dire que c'est un bijou architectural qui fait honneur à notre ville. Une exposition de peintures prêtées par quelques citoyens et comprenant des tableaux des écoles hollandaise, anglaise, française, etc., est maintenant ouverte au public. Les galeries sont ouvertes de neuf à six heures et de huit à dix heures du soir. Avis aux amateurs.

Boccace, opéra comique en trois actes, de Franz von Suppé, qu'on nous a donné à l'Opéra Fran-

çais au commencement de la semaine dernière, a remporté le plus grand succès. Mme de Goyon a rempli le rôle principal avec un chic ! Mlle Sylva-Doria, qui faisait son début à Montréal, chantait Béatrice. Sa voix est très douce et d'un joli timbre ; il est évident qu'elle n'a pas l'expérience de la scène, car elle est d'une timidité qui rend son action dramatique presque nulle. Il n'y a aucun doute que ce défaut disparaîtra rapidement. Les autres rôles principaux étaient tenus par Mmes Loys (Friska), Hosdez (Péronelle), Béllison (Janetta) et MM. Girau (Orlando), Bisson (Pandolf) et Portalier (Tromboli). Ce dernier, qui possède une jolie voix de baryton, n'a pas tout à fait répondu à notre attente dans le chœur des tonneliers, qui couvraient du bruit de leurs maillets la voix de Tromboli. Je me rappelle que Gaillard, qui faisait partie de la troupe d'opéra de M. Maurice Grau, il y a une dizaine d'années, domina tout ce tapage de sa voix puissante. Cela est probablement dû à la toux dont souffre M. Portalier depuis son arrivée au milieu de nous.

Jeudi, dixième soirée de gala, on a donné *Joséphine vendue par ses sœurs*, opéra-bouffe assez médiocre de Paul Roger.

Le travail que nécessite les répétitions de *Carmen*, opéra dans lequel débiteront MM. Sallard et Batot, et du *Maître de Forges*, qu'on préparait pour cette semaine, doit être cause de ce qu'on ait été obligé de répéter cet opéra, qu'on avait déjà entendu. Samedi, en matinée, le *Petit Duc*, si populaire, a été répété.

Paul Kauvar, qu'on a joué au Queen's la semaine dernière est certainement une des meilleures pièces du théâtre américain. On n'y voit pas de ces situations impossibles et de ces caractères forcés qu'on a l'habitude de rencontrer dans tous les drames de nos voisins. L'action s'y développe d'une manière nature et l'on y sent de l'idée dans l'ensemble et du bon sens dans les détails.

Comme je le disais la semaine dernière l'action se déroule en France, au temps de la Terreur. Le fond de l'intrigue roule sur les amours de Paul Kauvar (H. C. Brinker), membre du comité de salut public et républicain convaincu, et de Diane, fille du duc de Beaumont (Mlle Esther Lyons). Gouroc (Max von Mitzel), un aristocrate déguisé, pris de passion pour Diane, décide d'en faire sa femme et, pour arriver à son but, il ne recule pas devant l'infamie de faire passer Kauvar, dont il est l'ami intime, pour un traître. A cet effet, il lui fait signer en blanc une condamnation à mort sur laquelle il appose le nom du duc de Beaumont (John E. McArdie) et de Diane. Il propose ensuite à Diane de les sauver tous deux si elle veut lui promettre sa main. Diane est secrètement mariée à Paul Kauvar et refuse préemptoirement, mais elle finit par accepter, avec l'intention de se tuer, la liberté de son père assurée. Paul, pour se justifier, se décide à prendre le déguisement du duc et de répondre à l'appel du nom de ce dernier pour se rendre au supplice. Il est lui-même sauvé par un prêtre qui change ses vêtements pour ceux de Paul, qui s'échappe. On revoit ce dernier au cinquième acte et sous l'habit de général républicain en Vendée, où sont réfugiés le duc et sa fille. Tout est enfin révélé au moment où Gouroc, ou le marquis de Vaux, comme il se nomme maintenant, réclame de Diane le prix de ses trahisons. Le traître se tue et Paul et Diane sont réunis.

Comme je le disais plus haut, le drame est bien fait, ce qui n'empêche pas que certains détails pèchent. C'est ainsi qu'on entend un général de la Révolution dire au moment qu'il va mourir : " Nous nous retrouverons là haut," et autres exclamations de ce genre. Dans les décors, on voit aussi le tricolore flotter sur un château vendéen et, pour lors, royaliste.

Cette semaine, il y a attraction spéciale à ce théâtre. C'est une troupe parisienne qui est à l'affiche. Ceux qui s'attendraient à y entendre le langage académique de Coquelin et de Sarah, seraient cependement grandement déçus. Parleraient-ils, par hasard, canayen ? Oh ! non, ils ne parlent aucune langue. C'est une pantomime qu'on joue et, par conséquent, les acteurs sont muets

comme des carpes. *L'Enfant prodigue*, titre de la comédie, a eu un immense succès à Paris, à Londres et partout où elle a été jouée. C'est un genre tout à fait nouveau ici, et nous n'avons aucun doute qu'il y aura foule tous les soirs.

M. Anderson, le gérant du *Queen's*, est à préparer, pour le 11 courant, une soirée de gala offerte aux journalistes de Montréal. On s'attend à une affluence de journalistes du dehors. M. Anderson, qui sait faire les choses, nous promet une soirée amusante.

Au Royal, une compagnie de genre donne des représentations. Parmi les acteurs dont se compose la troupe, nous voyons une vieille connaissance, Louis Vêrande, et sa femme Pâquerette, chanteuse et danseuse excentrique, dont le mariage avec le chanteur populaire a été annoncé l'hiver dernier.

C'est à M. George J. Sheppard que nous devons d'entendre lundi et mardi, les 11 et 12 décembre prochain. M. Henri Marteau, le jeune violoniste français dont la renommée est maintenant universelle. Les grands journaux de tous les pays s'accordent à faire les plus grands éloges du talent extraordinaire de ce jeune artiste. Il a fait plus d'un voyage triomphal en Europe et aux Etats-Unis. On se rappelle peut-être que M. Marteau devait venir à Montréal l'an dernier, mais qu'au dernier moment, on nous apprit qu'il lui était impossible de remplir ses engagements. J'espère qu'il n'en sera pas de même cette fois. Le Windsor Hall sera, j'en suis certain, trop petit pour contenir tous les amateurs de belle musique. M. Marteau, dont le jeu sur le violon est aussi extraordinaire que celui de Paderewski sur le piano, a un répertoire de cent vingt-cinq morceaux de maître, dont plusieurs ont été composés spécialement pour lui ou lui ont été dédiés. Le programme préparé par M. Sheppard pour le second concert sera exclusivement composé de musique des maîtres français.



HENRI MARTEAU, violoniste

Nous publions aujourd'hui le portrait du jeune virtuose, et je regrette que l'espace à ma disposition ne me permette pas d'y ajouter des notes biographiques et des détails de sa carrière artistique. Je tâcherai de le faire dans un prochain numéro.

Joseph Genest

Personne n'a jamais compris personne. On n'a pas le temps d'observer les autres, on n'a pas le temps de les entendre, on n'a que le temps de les blâmer.—HENRY BEQUE.

NOUVELLES SILHOUETTES

Ils s'en vont trois par trois.

A. FILIATREAU.—Si grand... physiquement ! Au moral : mélange (oui, mais l'ange...) Toujours sérieux. Généralement positif. Naquit avec la haine des choses établies. Est-ce sa faute alors s'il a bataillé avec tout le monde ? A répandu des flots d'encens aux pieds d'Euterpe, mais la muse y cale. (ouf !).

Signes particuliers : Directeur du *Canada Revue*, mais non corrigé. Editeur des *Ruines cléricales* et de là : *Gaudriole*. A introduit la guillotine en ce pays.

Jouissance éternelle : Tâchez de le voir rire.

MARC SAUVALLE.—Port majestueux !

Un peu nonchalant dans ses manières. Aime à faire des discours sur les hustings, mais il compte sur sa belle stature, son physique, sa voix forte et ses phrases bien tournées plus que sur le mérite de ses idées. Les femmes croient que c'est un profond politicien.

Signes particuliers : Ancien rédacteur du *Canada Revue*. A abandonné son pseudonyme de Demos pour...

Nota bene.—C'est solide comme du roc et j'en crois la casse impossible.

HORACE SAINT-LOUIS.—Chapeau de soie. Figure réjouie qui a des prétentions au sérieux. Barbe blondissante.

Humble ? Peu. Modeste ? Médiocrement. Très timide ? Pas précisément. Avocat, chanteur, journaliste, conservateur, calembouriste.

Signes particuliers : Pas parent avec Saint-Louis de France, ni l'autre Cinq Louis. Fait dans le théâtre au *Canada Revue*. Le barreau l'a traité en enfant gâté.

Post scriptum.—Il a écrit un article : *Les avocats et leur ordre*, que vous devriez lire !

JEAN CRIS.

NÉCROLOGIE

C'est avec peine que nous apprenons la mort de madame Ledieu, mère de notre rédacteur en chef, M. Léon Ledieu.

Madame Ledieu est décédée à Arras, France, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, dimanche, 26 novembre, après quelques jours de maladie.

Elle laisse trois fils, M. Elie Ledieu, chevalier de la Légion d'honneur, ancien député ; M. Charles Ledieu, négociant, et de M. Léon Ledieu, avocat, chef du bureau des traducteurs français, de l'Assemblée législative, Québec.

Nous offrons à la famille nos condoléances.

AUX CORRESPONDANTS

PETITE POSTE EN FAMILLE.—J.-B. C., Québec.—Reçu et accepté, le joli poème, sous les conditions posées. Pour le dessin, regrets : impossible de le reproduire d'après cette esquisse ; il en faudrait une à la plume, ou encore mieux et plus simplement une bonne photographie. Nous dire, s.v.p., si vous pourriez la fournir.

Jules L., Halifax, N.-E.—Merci de ce double envoi, fort intéressant. L'une et l'autre pièce passeront en leur temps.

Sans Fiel, Québec.—Inacceptable, pour cette fois... parce que c'est trop personnel et trop jeune. Nous disons "pour cette fois," car il y a indices de réelles dispositions capables de vous faire bienvenue ici. On pourrait, si vous le désirez communiquer privément votre "Sympathie" à la personne intéressée ?... —J. ST E.

La marque d'un mérite extraordinaire, c'est que ceux qui l'envient le plus sont contraints de l'avouer.—LA ROCHEFOUCAULT.

SONGE D'UN SOIR D'AUTOMNE

Un soir du mois dernier, près de l'âtre vermeil.
J'étais triste et rêveur comme on l'est à l'automne.
J'étais tout seul devant le foyer monotone.
Et je fermai les yeux, vaincu par le sommeil.

J'eus une vision ; je vis une madonne
Au sourire divin, au regard sans pareil.
Et j'allais être heureux... jusques à n'en réveil.
Car à mes vœux ardents la vierge s'abandonne.

Sa bouche marmurait des mots pleins de douceur.
La douce volupté m'enivrait de bonheur.
Adorable menonge !

" Je t'aime, disait-elle, et t'aimerai toujours."
Soudain, tout disparut, la femme et mes amours,
Car ce n'était qu'un songe

JOSEPH GENEST.



JEAN DESCARY-LEHOUX



JEAN Descary Lehoux, qui a été l'un des meilleurs compagnons de M. de Maisonneuve et en même temps l'un des plus dignes fondateurs de Ville-Marie, a laissé une descendance qui lui fait honneur. Parmi ses nombreux descendants, qui habitent encore presque tous l'ancienne paroisse de

Montréal ou ses environs, on compte plusieurs prêtres, religieuses, notaires, avocats, riches marchands et agronomes distingués.

D'ailleurs, comme il est dit ci-dessus, le fondateur de cette famille n'était pas un homme de l'ordinaire et il en donna des preuves éclatantes dans plusieurs circonstances. Aussi, M. de Maisonneuve, qui savait reconnaître le véritable mérite, accordait-il à Jean Descary une large part de son estime.

Notre héros jouissait de l'estime et de la considération non seulement de M. de Maisonneuve, mais encore des citoyens les plus en vue du temps, tant à Québec qu'à Montréal.

Dans le contrat suivant, fait à Québec, le 23 septembre 1654, lors du mariage de Jean Descary avec Michelle Arthus, nous trouvons beaucoup de renseignements, qui ne manqueront pas d'intéresser nos lecteurs :

" Pardevant Guillaume Audouart, secrétaire du conseil à Québec, notaire en la Nouvelle-France, et témoins soubsignés. Furent présents en leurs personnes Michelle Arthus, fille de feu Louis Arthus et Rénée Tétart, ses père et mère, de la paroisse de Brusse, proche la Flesche en Anjou, à ce présente et acceptante de son vouloir et consente ment d'une part ; et Jean Descary, fils de Michel Descary et Claudine des Gardes, ses père et mère, pour luy et en son nom d'autre part ; lesquelles parties en la présence de Paul de Chomedey, escuyer, seigneur de Maisonneuve, gouverneur du fort et isle de Montréal, et Dame Barbe de Boulogne, femme de Messire Louis D'Ailleboust, cy devant gouverneur et lieutenant-général pour le roy en ce pays, Rénée Giroust, marchand, Jacques Doré, Claude Robutelle, Charles Lemoyne, Jean de Saint-Père et Nicolas Godé ont reconnu, confessé, reconnoissent et confessent avoir fait les traités et promesses de mariage ainsi qu'il suit, c'est à sçavoir que ladite Michelle Arthus a promis et promet prendre ledit Descary par nom et loy de mariage pour son légitime espoux, comme aussi ledit Descary promet prendre ladite Michelle Arthus pour sa légitime épouse ; iceluy mariage faire et solenniser en face de nostre mère sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, le plus tost qu'il sera advisé et délibéré entr'eux, si Dieu

et nostre mère sainte Eglise catholique, si accordent pour estre lesdits futurs conjoints uns et communs en tous biens, meubles, acquets et conquests immeubles du jour des espousailles suivant la coutume de la prévosté et vicomté de Paris, ne seront tenus les dits futurs espoux des dettes l'un de l'autre faites et créées auparavant la solennité de leur mariage, ainsi si aucunes y a, seront payées et acquittées par celui qui les aura faites et créées ; a ledit espoux pris ladite future épouse avec tous ses droits, nom, raisons et actions en quelque lieu et endroit qu'ils soient seiz et scitués ; sera ladite future épouse douée de la somme de quatre cents livres tournois pour une fois payée, à prendre sur les biens du futur espoux ; arrivant le décès de l'un ou de l'autre, les futurs espoux se sont fait donation naturelle de tous et un chacun leurs biens, meubles et immeubles pour en jouir par le survivant d'eux sa vie durant ; car arrivant qu'il y eust enfants issus de leur mariage arrivant mort de l'un ou de l'autre le survivant prendra par préciput la somme de deux cents livres tournois, sçavoir : ledit futur espoux pour ses habits et armes et la future épouse pour ses bagues et joyaux ; advenant la dissolution de la communauté, prendra la future épouse en cas de renonciation son douaire et préciput tel que dessus ensemble tous communs, qu'elle aura apporté en mariage et ce qui luy sera escheu et advenu par donation, succession ou autrement exempts de toutes dettes encore qu'elle y eust parlé, y eust esté obligée et y eust esté condamnée car ainsi a esté convenu entre les parties. Promettant, etc., obligeant, etc., renonçant, etc.

" Fait et passé à Québec, en la maison appelée vulgairement le magasin de Montréal, le vingt-troisième jour de septembre, mil six cent cinquante-quatre, présens les témoins susnommés et soussignés.

" Et ont lesdits futurs espoux déclaré ne sçavoir escrire ny signer de ce enquis suivant l'ordonnance. Signé :

" Paul de Chomedey, B. de Boulogne, R. Giroust, De Saint-Père, C. Lemoyne, Jacques Doré, C. Robuteau, Nicolas Godé, Nicolas Hébert, J. Gervaise, David Lemoyne, Audouart Not."

Le 5 octobre 1654, le mariage de Jean Descary fut célébré à la chapelle des Jésuites de Québec ; le Père Hiérosme Lallement, remplissant les fonctions de curé de la paroisse de Notre-Dame de Québec, officiait à cette cérémonie M. de Maisonneuve, Jacques Doré, Jean Gervaise et Nicolas Hébert, le premier cultivateur du pays servaient de témoins.

L'année suivante, le 7 août, à la chapelle du Saint-Nom de Marie, le Père Claude Syard, jésuite, baptise le premier enfant né de cette union. Il reçut le prénom de Paul, et ses parrain et marraine furent M. Paul de Chomedey et Mlle Jeanne Mance fondatrice de l'Hôtel-Dieu de Québec. Paul épousa, à Lachine, le 4 février 1686, Marie, fille de Marin Hurtubise.

D'après M. P.-L. Morin (1), Jean Descary possédait deux terrains, situés dans la rue Saint-Pierre, l'un au coin de la rue Saint-Paul et l'autre un peu au-dessus, du même côté, en allant à la rue Notre-Dame. Il se fit bâtir, en 1679, une maison en pierre, se composant d'un rez-de-chaussée et de mansardes, sur le premier de ces terrains. Il possédait aussi une terre, située au coteau Saint-Pierre, de quatre arpents de large sur quatre vingt arpents de profondeur, qui lui fut donnée en 1653, sur laquelle il alla demeurer plus tard. Le 10 décembre 1667, les seigneurs de l'île de Montréal lui ont octroyé un autre terrain de quatre arpents par quatre-vingts, à prendre au bout de sa terre du coteau Saint-Pierre, ci-dessus mentionné, lesquelles terres sont encore en la possession de la famille et sont occupées en grande partie par Daniel Jérémie Descary et Barthélemi-Télesphore Descary.

Cet homme de bien est mort le 8 janvier 1687, âgé de soixante-et-dix ans (2) ; ses restes mortels

(1) *Le Vieux Montréal*, par P.-L. Morin ; ces terrains portent les numéros 90 et 94, encoignure de la rue Saint-Paul.

(2) Dans le recensement de 1666, on lit ce qui suit : " Jean Descaries, 46 ans, habitant ; Michelle Arthus, 37, sa femme ; Paul, 10 ; Michel, 9 ; Jean, 7 ; Louis 5 ;

ont été déposés, le 10, dans le caveau de l'église paroissiale de Montréal. Sa femme est décédée le 16 septembre 1698, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

Lors de l'établissement de la milice de la Sainte-Famille, par M. Paul de Chomedey, Jean Descary s'empressa de s'y enrôler, et fit partie de la douzième escouade, commandée par Louis Prudhomme.

Voici maintenant quelques notes sur les enfants de Jean Descary, à part Paul, dont nous avons déjà parlé.

Michel, né le 5 décembre 1656, eut pour parrain le major Lambert Closse, et pour marraine Mlle Barbe de Boulogne d'Ailleboust ; il se maria à Marie, fille de René Cuillerier, marchand.

Charles, qui naquit le 15 septembre 1658 fut porté sur les fonds baptismaux par Charles Lemoyne et par Mlle Elizabeth Moyen, femme du major Lambert Closse. Cet enfant, qui paraît avoir porté le nom de Jean dans la famille, est mort à l'âge de treize ans, le 4 avril 1671. On pense qu'il a été tué par les Iroquois (1).

Louis est né le 6 novembre 1660 ; ses parrain et marraine ont été Louis Chevalier et Jeanne Merin, femme d'Eloy Jarry Lahay ; il se maria à Marguerite, une des filles de René Cuillerier, déjà cité.

Jeanne, née le 10 avril 1665, eut pour parrain M. Louis d'Ailleboust, sieur de Mugeaux, et pour marraine Jeanne Lemoyne, femme de Jacques Lebert, marchand (père de Mlle Jeanne Lebert). Elle se maria à Labert Leduc le 4 janvier 1681. Le mariage fut célébré à Notre-Dame de Montréal.

Du mariage de Paul Descary avec Marie Hurtubise, les enfants dont les noms suivent sont nés : Paul-Jean-Baptiste-Joseph (6 août 1691, parrain, Joseph Leduc, marraine, Marie Cuillerier, femme de Michel Descary) ; Pierre (parrain, Pierre Quessel, marraine, Marie Poitiers), Louis, Joseph, Cécile.

Du mariage de Michel Descary avec Marie Cuillerier, sont nés : François (17 septembre 1693), Pierre (23 septembre 1694, décédé dans le cours de la même année), Pierre (15 octobre 1695), Catherine (7 décembre 1696), Joseph (16 août 1699), Marguerite (6 octobre 1701), Michel (27 septembre 1703), Lambert (3 août 1705), Joseph (6 novembre 1706), Madeleine (28 septembre 1708), Gabriel (26 décembre 1709).

De l'union de Louis Descary avec Marguerite Cuillerier (1702), il est né plusieurs enfants dont voici les noms : Joseph (10 décembre 1702, qui a été marguillier en charge à l'église paroissiale de Montréal), Jean-Baptiste, Jean-Nicolas, Louis-François, Jean-Marie, Julien Joachim, Appollin et Marie.

G.-A. DUMONT.

(La fin au prochain numéro.)

CARNET MONDAIN

Avec les premiers froids d'hiver, les soirées recommencent. Déjà plusieurs ont eu lieu dans les meilleures familles montréalaises. L'une des plus agréables, sans aucun doute, est celle donnée le 25 courant par Mlles Bourbonnière. Quoique cette réunion fût d'un caractère intime, elle n'en a pas moins été très brillante.

Mlles Bourbonnière, comme toujours, ont reçu leurs invités avec une grâce et une distinction qui ont été remarquées de tous.

Le sexe aimable y avait de dignes représentants en Mmes Dr Desrosiers et Bourbonnière, Mlles Dufort, Migneron, Dubreuil, de Guise, Lecours, etc. Du côté des hommes, on remarquait MM. Deschamps, Ruffier, J. Bourbonnière, U. et G. Dufort, T. Dubreuil, E. Lecours, A. de Guise, G.-A. Dumont, etc.

Tous ceux qui ont participé à cette soirée en garderont les meilleurs des souvenirs.

ALMA.

Jeanne, 1." D'après le recensement, Jean Descary serait né en 1620, tandis que par l'âge donné dans son acte de décès, il aurait vu le jour en 1617 ; pour notre part, nous inclinons pour 1620.

(1) Nous ne trouvons pas le nom de cet enfant dans le recensement de 1666, tandis que nous voyons celui des autres.



MIETTES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE



PART l'histoire, proprement dite, qui embrasse les grands événements et en tire la conclusion logique, existe l'histoire anecdotique qui augmente parfois la compréhension de la première.

Nos annales, mines inépuisables, contiennent une foule de petits faits ignorés ou mis de côté par les grands écrivains, mais qu'il est bon, peut-être, de savoir, si l'on veut

bien se pénétrer d'une époque ou connaître plus intimement les personnages qui nous sont montrés revêtus de leur caractère officiel.

L'histoire anecdotique a un charme indéniable, et je voudrais la voir appréciée. Mes faibles connaissances devraient m'interdire de prendre la rédaction d'une telle causerie, mais je compte sur votre concours, lecteurs. Cette colonne sera donc ouverte à tous ceux qui voudront bien m'honorer de leurs conseils et me faire bénéficier de leur science.

Lévis a-t-il été plus grand général que Montcalm ? Cette question, souvent posée, a été succinctement et lucidement résolue dans une lettre que m'adressait naguère le maître historien, Benjamin Sulte. Il disait :

"Montcalm, brillant dans l'action, était plutôt un soldat qu'un général. Il avait des préjugés déplorables. Par exemple, il ne comprenait pas que les Canadiens eussent telle ou telle pratique à la guerre ! De tout cela, il résultait un chef assez incapable. Aussi, n'a-t-il jamais gagné une bataille faite par lui-même, et la seule bataille qu'il ait eu l'occasion de préparer seule et de livrer seul, est cette gaucherie des plaines d'Abraham, où il a trouvé la mort. Il a toujours accepté, en rechignant, les avis de ceux qui, comme les deux Rigaud, Lévis et autres, connaissaient l'état des choses mieux que lui."

"Lévis était froid, calculait juste et se pliait à tout ce qu'il rencontrait de pratiques, utiles dans le pays. Sa belle et longue crinière militaire efface celle de Montcalm presque complètement. Je ne crois pas qu'il ait subi d'autre "défaite" que sa "victoire" de Sainte-Foye—laquelle n'empêcha pas, mais retarda de quatre mois la reddition du Canada"

Nota.—"Le fils de Lévis, sous Napoléon Ier, publia des ouvrages remarquables. C'est de lui que vient le projet d'un tunnel pour relier la France à l'Angleterre."

NOTES SUR LE COMTÉ DE CHAMPLAIN.—En compulsant les registres de la paroisse Sainte-Geneviève de Batiscan j'ai relevé les signatures suivantes : Chartier de Lotbinière, archidiacre de Québec et grand vicaire, 30 mars 1730. Il avait alors fait la visite de la paroisse et examiné les comptes de la fabrique pour les années 1727 et 1728. Ayant appris que durant les messes on n'allumait que des chandelles au lieu de cierges, par mesure d'économie, il réprimanda les paroissiens et ordonna aux marguilliers de fournir au moins un cierge pour les offices religieux.

Le 20 mars 1731, la visite est faite par un autre prêtre qui signe : Lyon de St-Féréole, grand vicaire de Kébek. Le 18 juin 1733, par M. J.-P. de Miniac, G. V.

En 1733, signe : René Godefroy Lemire, seigneur de Tonnancourt, conseil du roy, lieutenant général au siège de la juridiction royale des Trois-Rivières.

En 1740 : Louis Poulin de Courval.

Vers la même date (si je me rappelle bien) se voit la signature suivante : Isidore Marjolle, su-

périeur des Récollections à Trois-Rivières, témoin au mariage du sieur Kanon, capitaine de vaisseau.

En 1748 : René Ovide Hertel de Roaville.

* *

Pour revenir à la question de Montcalm et Lévis, laissez-moi citer, d'abord Garneau : "Montcalm par un fatal pressentiment ne crut jamais au succès de la guerre comme ses lettres ne l'attestent que trop ; de là une apathie qui lui aurait fait négliger tout mouvement offensif, sans Vaudreuil qui, soit par conviction, soit par politique, ne parut au contraire jamais désespérer, et conçut et fit exécuter les entreprises les plus glorieuses qui aient signalé les armes françaises dans cette guerre."

Maintenant, écoutez Ferland : "Vaudreuil disait, M. de Montcalm pourra servir très utilement en Europe, personne ne rend plus justice que moi à ses excellentes qualités, mais il n'a pas celle qu'il faut pour la guerre de ce pays. Il est nécessaire d'avoir beaucoup de douceur et de patience pour commander les Canadiens et les sauvages. Le roi m'ayant confié la colonie je ne peux m'empêcher de prévenir les suites fâcheuses que pourrait produire un plus long séjour de M. le marquis de Montcalm... Les troupes seraient flattées de rester sous le commandement de M. de Lévis."

NOTES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

XVII^e SIÈCLE OU SIÈCLE DE LOUIS XIV

(Suite)

Deuxième partie. — Eloquence judiciaire

Cette partie de l'éloquence n'eut pas, sous Louis XIV, un grand éclat. Tout était à y reformer, et il est pardonnable que ceux qui travaillèrent toute leur vie à chasser des plaidoyers d'alors toutes ces expressions grossières et cette ridicule érudition qui les défiguraient, n'aient point eu le temps de laisser des chefs-d'œuvre à la postérité.

Talon, Patru, Pellisson et d'Aguesseau sont les représentants les plus connus et les mieux appréciés de l'éloquence judiciaire du XVII^e siècle.

TALON.—Omer Talon, né à Saint-Quentin en 1595, fut avocat général du Parlement de Paris. Son esprit éclairé, son éloquence chaleureuse, sa parfaite honnêteté, le firent aimer dans les fonctions administratives diverses qu'il occupa, et il mourut regretté de tous ses compatriotes, en 1652.

"Il a laissé, dit Voltaire, des mémoires utiles, dignes d'un bon magistrat et d'un bon citoyen."

A son lit de mort, il répéta par trois fois à son fils qui pleurait abondamment : "Mon fils, Dieu te fasse homme de bien !"

PATRU.—Ce célèbre avocat, qui fut l'ami intime de Boileau, naquit à Paris en 1604, et mourut en 1681 dans la plus grande pauvreté.

Quoique possédant une éloquence digne d'éloges, il fut plus connu en son temps par son bon goût en matière littéraire et sa grande sévérité pour les œuvres légères.

Boileau l'estimait beaucoup tant à cause de ses inestimables qualités d'homme que de la sûreté de son jugement.

Il travailla constamment à donner au langage judiciaire une forme plus concise, plus correcte et plus harmonieuse. Vaugelas ne craignit pas de l'appeler le Quintilien français.

"On dut à Patru, dit Voltaire, l'ordre, la clarté, la bienséance, l'élégance du discours ; mérites absolument inconnus avant lui au barreau"

En 1640, à son entrée à l'Académie française, il inaugura les discours de réception, en usage depuis ce temps dans cette auguste assemblée.

PELLISSON.—Pellisson naquit à Béziers, en 1624, d'une famille calviniste. Il était secrétaire de Fouquet, lorsque ce ministre fut disgracié ; il fut

mis à la Bastille et c'est alors qu'il y écrivit ces fameux *Mémoires* où il prend courageusement la défense de son ami et protecteur. Cet ouvrage eut un retentissement considérable et fut regardé comme un chef-d'œuvre d'éloquence judiciaire.

Louis XIV, frappé des talents de Pellisson, le fit sortir de la Bastille et le nomma son historiographe pendant la guerre de la Franche-Comté.

En 1693, il abjura le protestantisme et mourut un an après à Versailles.

Otre ses trois *Mémoires*, Pellisson a laissé aussi une *Histoire de Louis XIV depuis la mort de Mazarin jusqu'à la paix de Nimègue* et un *Traité sur l'Eucharistie*.

Son style est pathétique, noble et bien châtié.

D'AGUESSEAU.—Henri François D'Aguesseau, qui naquit à Limoges en 1668, fut le plus savant magistrat du XVII^e siècle ; il connaissait presque toutes les langues parlées alors, et était versé dans presque toutes les sciences.

Il fut nommé avocat général du Parlement de Paris en 1691 et procureur général en 1700.

En 1718, il fut exilé à Fresnes pour avoir combattu le système de Law. Il conçut aussi le grand projet de réformer les lois de son pays, mais la mort vint l'arracher à ce travail gigantesque en 1751.

Il fut un de ceux qui, parmi les avocats, unirent une grande éloquence à une connaissance parfaite des lois, manifestant ces deux brillantes qualités par des discours pleins de clarté, et offrant une grande concision unie à la pureté du terme.

PRIMES DU MOIS DE NOVEMBRE

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de NOVEMBRE, qui a eu lieu samedi, le 2 Décembre courant, a donné le résultat suivant :

1er prix	No.	7,901....	\$50.00
2e prix	No.	9,782....	25.00
3e prix	No.	19,627....	15.00
4e prix	No.	38,376....	10.00
5e prix	No.	27,318....	5.00
6e prix	No.	8,722....	4.00
7e prix	No.	17,872....	3.00
8e prix	No.	39,074....	2.00

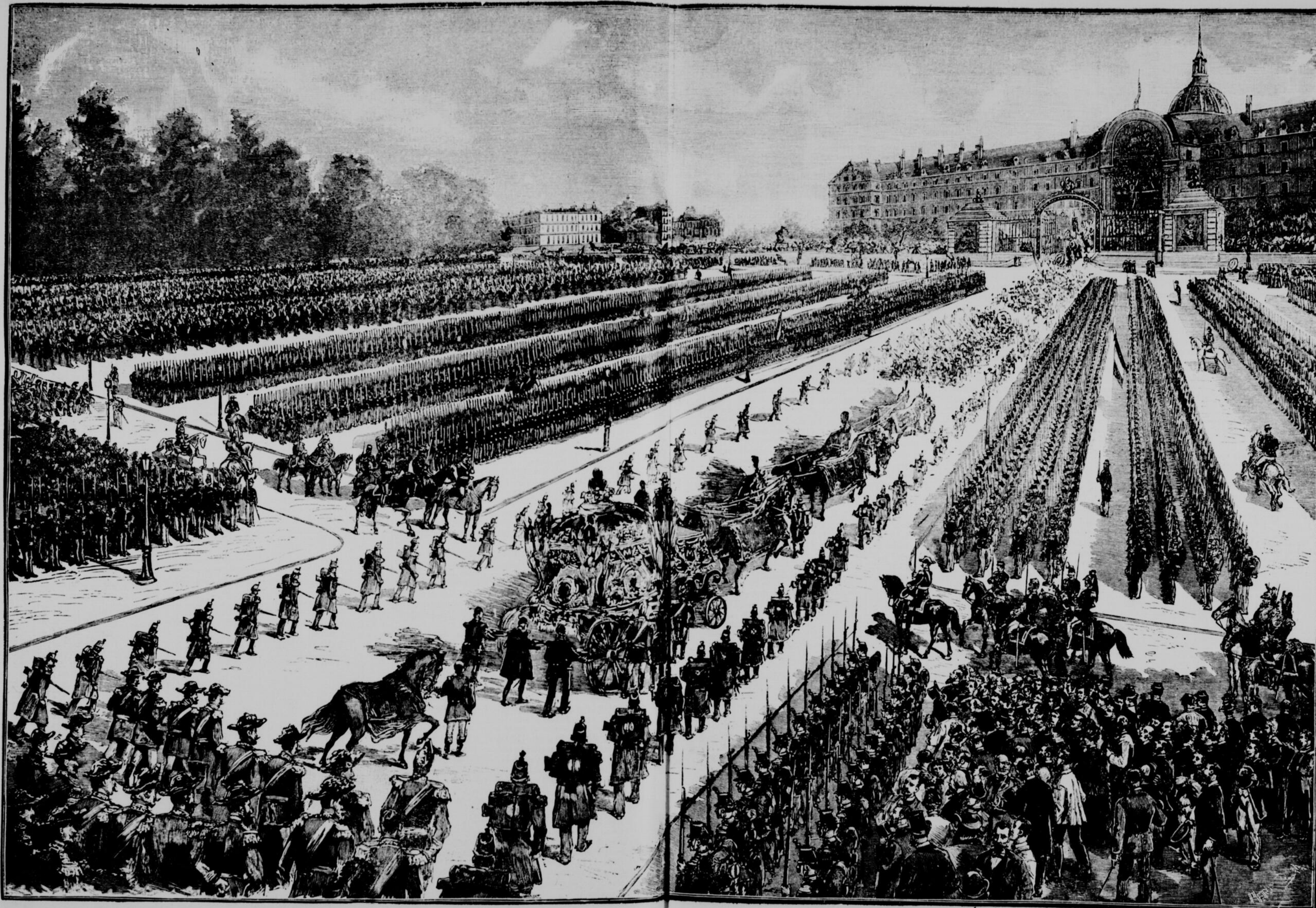
Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

98	5 819	12,040	19,351	27,708	33,429
316	6,135	12,910	19,826	27,752	33,512
383	6,363	13,454	19,987	27,909	34,570
592	7,919	14,373	20,129	28,247	34,882
1,137	8,201	14,515	20,780	28,656	35,499
1,348	8,708	14,816	20,999	28,729	35,621
1,770	8,961	15,537	21,347	29,638	35,645
2,324	9,089	16,377	22,519	30,233	35,895
2,887	9,355	16,454	23,417	30,502	36,135
2,986	9,656	16,787	24,904	30,553	36,580
3,807	10,125	17,586	25,521	31,792	37,462
4,116	10,637	17,705	26,395	32,250	37,900
4,485	10,728	18,256	26,648	32,452	38,231
4,607	11,573	19,281	27,139	32,892	38,929
4,769	11,935				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de NOVEMBRE, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No. 276, rue Saint-Jean, Québec

Les bonnes natures s'améliorent en vieillissant et les mauvaises se pervertissent.—GUIZOT.



L'ARRIVÉE AUX INVALIDES

LES FUNERAILLES DU MARÉCHAL MAC-MAHON AUX INVALIDES

UNE PARTIE DES TROUPES MARSÉES DEVANT L'ESPLANADE



MONT SAINTE-MARIE

A LA REV. SŒUR SAINTE-MARIE JOSÉPHINE, SUPÉRIEURE

Deux siècles et demi d'efforts victorieux,
D-jà, se sont enfuis, depuis l'heure où la France,
Aussi chère à nos cœurs qu'à ceux de nos aïeux,
Jeta vers Mont-Royal un regard d'espérance.

Après avoir vaincu l'océan en courroux,
Sous le soleil qui verse un torrent de lumière,
Le courageux Français vient se mettre à genoux
Pour remercier Dieu dans une humble prière.

Ville-Marie est née en ce pays nouveau,
Et sa maisonnette créée encore une patrie,
Où Marguerite veut, dès ce moment si beau,
Proclamer hautement les honneurs de Marie.

Aujourd'hui Montréal prêche par sa splendeur,
A son peuple ravi, la célèbre mémoire
De ce vaillant héros qui fut son fondateur,
Et donne maintenant tant d'éclat à sa gloire !

Combien de monuments et de sublimes traits
Rappellent aujourd'hui l'âme belle et féconde
De la Mère Bourgeoise, dont les nombreux bienfaits
Se répandent encor sur tout le Nouveau-Monde ?

Solèment assis, entre eux un des premiers,
O Mont Sainte-Marie ! avec ton toit gothique
Et ton front décoré qui prend des airs à tiers,
Ta haute colonnade et ton large portique !

Au souvenir heureux du superbe couvent
Où se sont écoulés les jours de ma jeunesse,
Que j'aime à repasser aussi le plus souvent,
Mon âme se remplit d'une suave ivresse.

J'admire de nouveau dans leur vocation,
Leur vertu, leur science et leur bonté de mères,
Mes maîtresses au cœur plein d'abnégation,
De zèle, de tendresse envers leurs enfants chères.

Au pied du saint autel de marbre blanc, garni
De beaux bouquets de fleurs, de cierges tout en flamme,
Je me re trouve encor dans ce temple béni,
Où seule je me rends pour épancher mon âme.

Je me re trouve encore à l'ombre du talus,
Et la main dans la main d'une douce compagne,
Contemplant à travers les grands rameaux feuillus
Le soleil qui descend derrière la montagne.

J'aspire encor l'odeur des lilas gracieux
Qui se sont enrichis de corolles pendantes,
Et pour créer la reine en nos ébats joyeux
Je me prends à tresser les grappes odorantes.

Je m'extasie encore à la céleste voix
Des chanteurs rassemblés, le soir, sous les ramures,
Lors qu'éboulent mes yeux la voûte où j'entrevois
Un coin du paradis, au sein des ciartés pures.

Et Marie et Joseph, du haut des piédestaux,
Trônant en souriant sur ces pelouses vertes,
Où la rosée a mis des reflets de cristaux,
Où tournoie un essaim d'enfants toujours alertes....

Pour faire du pays et la gloire et l'honneur,
O mon couvent aimé ! la femme magicienne
Se ferme entre tes murs, ce trésor de valeur
A qui le Canada doit la foi qui l'anime !

Paisses-tu bien longtemps dans la prospérité,
Asile vénéré de labeur, d'innocence,
Comme aujourd'hui, verser sur la postérité,
Les fruits surabondants qu'offre ta bienfaisance !

A mon Alma-Mater j'ai voulu revenir
Un instant près de vous, ô ma mère chérie !
En poursuivant le cours de mon doux souvenir,
Et mon âme jamais ne s'est plus attendrie.

Aux portes de la route et sous le poids du faix
Un peu lasse, déjà, des rigueurs de l'orage,
J'ai voulu revenir dans ce séjour de paix,
Savourer le repos et reprendre courage.

MAIRIE-LOUISE LALONDE.

Le monde est menteur : il ne nous promet que
des plaisirs et ne nous donne que des peines.—J.
P. TARDIVEL.

UN BAL SUR LA NEIGE



aussi fort bonne."

Le major von A...., qu'on avait mis à la retraite, à cause de ses rhumatismes selon lui, à cause de son incapacité selon d'autres, était venu s'y installer avec toute sa famille pour y boudier le pouvoir plus à son aise.

Il avait loué une petite villa à une certaine distance de la ville ; en été, c'était charmant, un vrai nid de fleurs, un ermitage de verdure ; mais en hiver, l'endroit était isolé, loin de tout ; avant d'y arriver il fallait traverser une longue promenade plantée d'arbres et une grande plaine couverte de neige.

Heureusement que le major von A.... avait du foin dans ses bottes ; il n'était pas obligé d'y regarder de trop près pour louer une voiture chaque fois que sa femme et ses filles allaient en ville.

Elles y allaient souvent, car toutes trois étaient déjà en train de monter en graine. L'aînée avait vingt-cinq ans, la cadette vingt-trois ans. Madame leur mère ne manquait donc pas une occasion de les exhiber ; elle les promenait dans tous les salons et les montrait dans tous les bals de la petite ville.

Du reste, elles n'étaient point mal ; un peu maigres, mais c'est un défaut dont les jeunes filles se guérissent vite. Elles avaient de beaux yeux, de belles dents, de jolies bouches et elles paraissaient saines et fortes.

Mais le major von A.... leur avait donné une éducation sévère et aristocratique, ce qui les rendait fières et hautaines avec les jeunes gens sans blason et sans fortune, surtout avec les étudiants de première année, dont l'avenir était encore dans les brouillards. "A quoi bon, avait-elle dit à ses filles, perdre votre temps avec des blancs becs qui n'auront de position que lorsque vous serez vieilles ? Cherchez de préférence la société des gens posés. C'est le cœur d'une mère prudente qui vous parle."

Elles avaient suivi à la lettre ces conseils. Chaque fois que, dans un bal, un jeune étudiant venait leur demander une danse, elles la lui refusaient catégoriquement.

Or, cette année-là, le carnaval touchait à sa fin. On était au jeudi gras ; les salons du directeur de l'université fourmillaient de danseurs et de danseuses.

Mme la major von A.... n'avait pas manqué d'y amener ses filles.

Vers le milieu de la soirée, une dizaine d'étudiants vinrent les uns après les autres les prier de leur faire l'honneur de leur accorder une valse ou une polka, mais la réponse fut identique de la part des trois sœurs ; elles avaient déjà promis.

Les étudiants ne se fâchèrent pas ; au contraire, ils se retirèrent en riant.

Mme la major von A...., flanquée de ses trois filles, se retira une des dernières du bal.

Descendue dans les rues, elle fut très surprise de ne pas trouver son traîneau à la porte ; elle s'égoïlla à appeler son cocher qui ne vint pas. Enfin, on lui dit qu'il était parti ; on l'avait prévenu que madame coucherait en ville.

Mme von A...., furieuse, criait qu'elle voudrait bien connaître le polisson qui lui avait joué ce méchant tour ; qu'elle le prendrait par les oreilles. Son embarras était extrême. Où se réfugier ? Où aller ? Une personne seule se tire toujours d'affaire, mais quand on est quatre !... Elle trépanait de rage, elle se voyait dans la rue, à trois heures du matin, par sept degrés de froid, en pleine neige ! Le ciel n'aurait-il pas pitié d'elle et ne viendrait-il pas à son aide ?

Il faut penser que Mme la major von A.... avait des amis puissants au ciel, car elle n'eut pas

plutôt invoqué son secours, qu'un petit cocher enveloppé dans un manteau fourré dont le collet lui cachait la figure, s'avança et lui offrit de la reconduire.

"C'est la Providence qui vous envoie ! s'écria-t-elle. Je vous donnerai un thaler de pourboire."

Elle se jeta dans le traîneau avec ses trois filles à demi gelées. On partit au galop. Il faisait une nuit splendide, merveilleusement claire, toute vivante d'étoiles. La lune dans son plein lui sautait comme un grand disque de cuivre poli. La neige, fortement gelée, était tout irisée de petits cristaux qui jetaient des feux verdâtres et qui criaient sous le fer rapide du traîneau.

On sortit de la ville, on traversa la place d'exercice mais lorsqu'on eut atteint la promenade plantée d'arbres, le cocher arrêta tout à coup son cheval.

Mon Dieu ! qu'y a-t-il s'écria Mme von A...., secouée par un sursaut de frayeur.

—Rien, fit le cocher. Seulement, je prie ces dames de bien vouloir descendre.

Mais nous ne sommes pas arrivées....

—C'est précisément pour cela....

—Ah ! par exemple.... Vous êtes fou !

Les discussion prenait une tournure singulièrement vive, quand quatre traîneaux qui avaient suivi sans bruit celui de Mme la major la rejoignirent et l'entourèrent.

Des jeunes gens, —une dizaine, —mirent brayamment pied à terre.

Mme von A.... poussa un glossement d'effroi en reconnaissant des étudiants. Toutes les histoires de guet-apens, de viol, d'enlèvement qu'elle avait lues dans les romans lui revinrent à l'esprit. Elle étendit ses bras maternels sur ses filles pour les défendre au péril de sa vie.

"Madame, dit celui qui était à la tête de la bande, —et il s'inclina cérémonieusement, —madame, rassurez-vous, il ne s'agit pas d'attaque nocturne.... Ni votre bourse, ni la vertu de vos filles ne sont en danger.... Nous voulons tout simplement donner une petite leçon à ces demoiselles.... Voilà deux mois que nous les rencontrons dans presque tous les bals, mais jamais, jamais aucune d'elles n'a voulu nous faire l'honneur de danser avec nous.... Ce soir encore, elles nous ont à peine répondu poliment. Et comme nous ne voulons pas rester sous cet affront, nous avons juré que nous nous vengerions avant la fin du carnaval...."

—Vous voulez donc nous tuer.... nous assassiner ?... s'écria Mme A.... hors d'elle-même. Oh ! les lâches !

—Non, nous voulons simplement vous faire danser.

—Mais, oui, sur la neige !... interrompit le chef de la bande. Voyez, elle est dure et polie comme du marbre !... Quelle plus belle salle de danse que cette promenade ! Le givre décore les arbres de pendeloques de cristal, la lune et les étoiles se chargent de l'illumination.... Quant à la musique, la voici !

Il fit un signe.

Quatre étudiants tirèrent de dessous leur manteau des violons et des harmonicas et se mirent à jouer une valse de Gungl.

—Allons, mesdemoiselles, veuillez descendre, dit celui qui parlait.... Vous descendrez de gré ou de force, je vous en préviens.... Pour nous, ça nous est égal, pourvu que nous dansions.

Elles se récrièrent vivement. Mme von A.... menaçait d'appeler au secours. Il fallait en finir : deux des plus forts gaillards de la bande prirent la cadette et l'aînée à bras le corps et les déposèrent sur la neige. L'autre sauta toute seule.

Le bal commença.

C'était un plaisir de glisser sur cette neige luisante et dure, éclairée par les lueurs bleuâtres et douces de la lune : un plaisir délicieux que les trois filles du major ne tardèrent pas à partager, ce qui se voyait à l'entrain qu'elles mettaient maintenant à danser avec leurs cavaliers.

Mme von A...., qui n'avait pas osé crier, de peur qu'on ne la fit aussi valser, ne se voilait plus la face. Elle semblait avoir pris son parti ; la gaieté de ses filles la rassurait. Quand elle les appelait, elles lui répondaient : "Encore une petite danse, mère, c'est si amusant !"

Le bal sur la neige dura jusqu'à cinq heures du matin ; et à ce moment-là, elles n'étaient plus si hautaines ni si fières, les trois filles du major ; elles étaient au contraire si bien apprivoisées qu'elles ne détournèrent même plus la tête pour esquiver un baiser.

Les étudiants les accompagnèrent jusqu'à leur porte. On se quitta les meilleurs amis du monde. Mais ce qu'il y a de plus drôle, c'est que les filles de Mme von A... ont toutes trois épousé plus tard des étudiants qui se trouvaient au nombre de ceux qui les avaient fait danser sur la neige, par cette froide nuit.

VICTOR TISSOT

UN CONTE AUX ENFANTS



PAUL était un gros lourdaud de seize ans, laid comme un monstre, qui n'avait jamais voulu écouter sa mère, bien pauvre, et s'était retiré au presbytère un peu malgré la ménagère, un peu malgré le curé qui décidèrent, cependant, de tirer le meilleur parti possible de son importante présence.

— Tu es capable de travailler, Paul, lui dit, un matin, le vieux prêtre, je pense que tu es assez gros, assez gras, et il est toujours bon de gagner sa nourriture. Attelle mon cheval à la grande charrette, et va chercher un "voyage" de foin.

— Apporte-moi pour deux cents d'aiguilles de chez le marchand, ajouta la maîtresse de maison.

Paul partit donc et ne revint que juste pour prendre son dîner qu'il flairait d'avance. Il avait si mal chargé sa voiture que, le derrière l'emportait sur le devant, elle faisait bascule, et le bout du travail dépassait les oreilles du cheval.

Le curé se mit à rire à grosses larmes.

— Va mettre ce foin dans le grenier de la grange, à droite.

— Et mes aiguilles ? demanda Mlle Françoise.

— J'n'ai eu huit, y sont sorties du papier, et j'les ai plantées dans le foin.

— Gros bête, dit elle, cherche-les puisque tu as été assez fou pour faire une bêtise pareille.

Elle les chercha avec lui, M. le curé les aida... Impossible de les trouver, comme de raison.

— Tu sauras une autre fois qu'on ne met pas les aiguilles dans le foin, mais qu'on les pique à la basque de son surtout.

— C'est bon, mamzelle, c'est bon !... Ah ! que j'ai une faim du guabe, m'sieur le curé.

— Bien ! viens manger, Paul, tu as toujours gagné quelque chose.

— Après le dîner, dit la ménagère, il faut que tu ailles acheter des fiches pour l'ouvrier qui travaille à la remise.

Après s'être bourré autant qu'il put, mon gros Paul, avec l'argent, s'en alla lentement chez le marchand de fer. Sans faire envelopper ses fiches, il paya, sortit et commença, en marchant, à les passer à travers ses revers de blouse, qu'il déchira tous.

— Eh ! monsieur le curé, cria Françoise, en levant les bras de découragement, avez-vous déjà pu voir une chose pareille ? Il a bien planté ces grands clous dans son vêtement.

— Me l'aviez-vous ty pas dit ?

— Je t'avais dit cela pour les aiguilles, archifou. Tu aurais dû faire faire un paquet attaché pour le mettre dans ta poche.

— C'est bon, mamzelle, c'est bon !

— Mes deux mères-dindes sont allées dans le champ du voisin. Va et ramène-les, tu dois être capable de faire cela.

Il partit plus vite que de coutume, fier, espérant bien remplir sa commission. Il saute par-dessus la clôture, attrape les dindes, leur plie le cou, les ficelle étroitement, et trouvant ses paquets assez jolis, les fourra dans ses poches.

— Bien ! où sont mes dindes, Paul ? Je me suis donc trompée.

— Que non, mamzelle ! dit Paul, en les sortant de

leur prison, les voilà ! et il les lança sur le trottoir, à moitié mortes.

— Ah ! archibénêt ! ah ! mes pauvres volailles ! s'écria la ménagère, en les déliant et en leur jetant de l'eau froide sur la tête pour les faire revenir.

— Me l'aviez-vous ty pas dit ?

— Vilain lourdaud ! tu devais bien savoir pour tant que cela n'a pas de bon sens, tu devais bien savoir qu'on les prend par les pattes.

— C'est bon, mamzelle, c'est bon !

— Que tu comprends donc peu, soupira le curé ! Va, cette fois-ci, chez le menuisier qui a réparé ma table et apporte-la, j'en ai besoin tout de suite.

Paul alla donc encore, pas mal fatigué de faire les commissions et d'être si mal reçu. Il prit la table par les pattes, mais il n'avait pas quatre mains, il chercha, en conséquence, à réunir les quatre pieds dans ses deux mains ! La pauvre table craqua, se délabra et quand il la présenta à son maître, elle était plus brisée qu'avant son départ.

Le curé se fâcha tout rouge.

— Me l'aviez-vous ty pas dit ?

— Tu sais bien que cela se porte sur la tête.

— C'est bon, m'sieur le curé, c'est bon !

— Tu n'es propre qu'à garder les pourceaux. Reporte-la, il le faut ! En revenant, tu m'amèneras le beau cochonnet que j'ai acheté de mon troisième voisin...

Paul arriva avec le petit cochon sur la tête en guise de chapeau, fort grognard, et rentra tout droit au bureau du curé.

— Mais quand finiras-tu de nous en faire ?...

Est-ce possible de supposer tant de bêtises chez un mortel ?... Vite dehors ! et renferme cet animal dans l'étable.

— Me l'aviez-vous ty pas dit ?

— Apprends donc qu'il faut conduire ces animaux avec un bâton.

— C'est bon, m'sieur le curé, c'est bon !

— Tout ce qu'on t'a appris cet après-midi te portera profit, j'espère, et t'éclaircira l'intelligence, lui dit la ménagère, vers le soir. J'ai engagé une jeune fille, chez un nommé B..., à un mille d'ici ; il faut que tu ailles au-devant d'elle : tu porteras sa valise.

— Encore une commission, murmura tout bas Paul, je n'en finirai ty pas, je n'en ferai ty pas un au parfait. Allons-y donc...

— Qu'est-ce s'écrièrent à la fois le curé et Françoise, qui prenaient ensemble leur souper dans la salle à manger. Est-ce encore une finesse de notre phénix que tout ce vacarme épouvantable ?

Bientôt, une jeune fille, tout essoufflée, tout en pleurs, fit irruption dans l'appartement, poursuivie par le commissionnaire qui entra à la vive course, le bâton levé.

Tout s'expliqua.

Me l'aviez-vous ty pas dit ? répéta le mauvais gaillard après les justes semonces qu'il reçut.

— Tu nous as causé assez de dommage, et fait assez de de tintouin aujourd'hui conclut, le bon prêtre, en s'efforçant de ne pas rire. Soupe, prends cette pièce et va-t'en. C'est fini, méchant garnement, retire-toi de la maison, va à la quête si tu ne peux faire autre chose.

— Apprends par là, malheureux, que la pire des bêtises c'est de manquer de galanterie envers la femme, ajouta Françoise.

— C'est bon, mamzelle, c'est bon !...

Augustin Tellis.

LA VIE DES CHAMPS

Il y a un travers général qui devient un péril pour la société : c'est cette tendance irrédéchée des gens de la campagne à désertir les champs pour la ville.

Nous désirons les prémunir contre cet engouement funeste. Si la culture de la terre est pénible ; si l'existence du village semble moins belle que celle de la ville, elle a aussi ses avantages et ses agréments.

A la campagne, il n'y a ni gêne, ni contrainte : la nourriture y est frugale et abondante, mais simple ; la santé y est florissante ; on se connaît tous ; on s'intéresse les uns aux autres ; on échange des services ; les fêtes et les amusements sont rustiques mais empreints d'une franche gaieté. On n'y gagne pas de grosses sommes mais on dépense peu, on y fait des économies.

A la ville, au contraire, le bien-être est plus apparent que réel, car le luxe éblouissant qu'on y coudoie n'est pas à la portée de l'ouvrier. Les dépenses y sont nécessairement plus élevées qu'à la campagne ; les chômages y sont fréquents ; l'ouvrage est parfois rare à cause de l'encombrement et de la concurrence ; la gêne et la misère en torturent un grand nombre. Quelques-uns, il est vrai, parviennent à la fortune ; mais ce sont des ouvriers exceptionnels, hors ligne. A côté d'eux combien n'y en a-t-il pas qui végètent dans l'indigence, abrutis par un travail incessant !

Les grandes villes attirent les ouvriers comme la chandelle attire les moucherons : qu'ils se défient de cette attraction...

AU MONDE DU SPORT

Nous rappelant que bon nombre de nos lecteurs ont des goûts prononcés pour le sport, et nous ont souvent complimentés de quelques communications qu'il nous est arrivé de leur faire sur ce sujet, nous ne voulons pas manquer de leur signaler, dans le genre, une "occasion exceptionnelle."

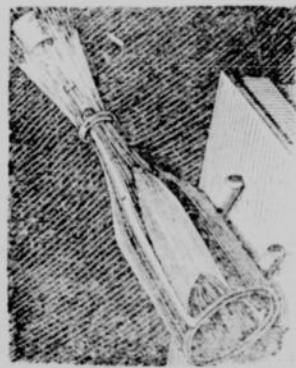
Cela consiste en une chance unique d'acquiescer pour dix cents un magnifique instrument pour le sport des sports : la chasse, instrument d'une valeur de trente piastres. L'administration de notre vaillant petit confrère *La Croix* met au tirage, d'ici au 30 décembre courant, cette arme splendide qui lui a été offerte en cadeau par un de ses amis.

Les chances ne coûteront que dix centimes l'une, trois pour vingt-cinq centimes : treize pour une piastre.

Pour plus de détails, s'adresser à *La Croix*, 31, rue Saint-Gabriel.

SCIENCE RÉCRÉATIVE

LE COUP DE CANON



Prenez une bouteille à verre épais. Mettez-y de l'eau jusqu'au tiers de sa hauteur. Muni d'avance, dans cette intention, de deux petits paquets, l'un de bicarbonate de soude et l'autre d'acide tartrique, versez le premier dans l'eau, où il ne tar-

dera pas à se dissoudre. Introduisez le contenu de l'autre dans une carte à jouer, roulez en forme de cylindre, dont vous boucherez une des extrémités avec un petit tampon de papier buvard. Suspendez votre cylindre, l'ouverture en haut, au bouchon de la bouteille au moyen d'un fil fixé à une épingle et mesuré de façon que le tube ne touche pas le liquide. Pour obtenir la détonation, placez la bouteille horizontalement sur deux crayons, ainsi que l'indique la figure. Le liquide pénétrera dans le cylindre et dissoudra l'acide tartrique, ce qui produira immédiatement un gaz acide carbonique, dont la force chassera le bouchon avec une explosion violente, mais nullement dangereuse.

Notre assortiment en livres de piété est des plus beaux et des plus variés. Dernières nouveautés en tous genres. Prix à la portée de tous. G.-A. et W. Damont, 1826, rue Ste-Catherine.

NOTA BENE

En justice pour notre artiste M. Laprés, nous croyons devoir communiquer à nos lecteurs certain détail de ménage. Une avarie survenue au dernier moment à notre gravure de première page, No 500, portrait de l'honorable M. Fabre, et trop tard pour qu'il fût possible de la réparer à temps pour publication, a empêché notre graveur de tirer tout le bon parti qu'il a coutume des excellentes photographies que lui fournit toujours M. Laprés.

LA DIRECTION.

NOTES ET FAITS

Les animaux féroces dans l'Inde

Nous avons signalé à plusieurs reprises déjà, les ravages occasionnés par les animaux féroces dans la grande colonie anglaise. Voici quelques données relatives aux provinces centrales de l'Inde, pour l'année 1892: tigres abattus, 274; panthères, 442; ours, 131; loups, 85. — Dans le courant des quatre dernières années, le système des primes a valu la destruction de plus de 1,000 tigres, 2,000 panthères, 500 ours et 300 loups (quelle ménagerie!) Durant cette même année 1892, 317 personnes furent tuées par les animaux féroces; 999 périrent à la suite de morsures de serpents. Innombrables sont les animaux domestiques tombés victimes ou dévorés par les terribles carnassiers.

* * * *

Influence de la lumière du soleil sur la santé de l'homme

Que votre maison soit grande ou petite, donnez-lui de la lumière. Une maison obscure et ténébreuse est malsaine à habiter. La poussière s'y accumule, et vous ne la croyez pas dangereuse, parce que vous ne la voyez pas. Profonde erreur! Les fleurs ne peuvent vivre dans l'obscurité. Que deviennent elles dans les maisons, où elles vont nous servir d'exemple?

Les enfants et les jeunes filles aiment les fleurs; ils en parent leurs fenêtres et s'étonnent de les voir dépérir et mourir malgré leurs soins; la véritable cause est la privation de la lumière du soleil.

L'obscurité est une des plus grandes peines du prisonnier. L'esprit s'assombrit dans une chambre qui manque de lumière, et il est nuisible pour la santé d'y travailler pendant quelques heures. Quand l'esprit est malade, le physique souffre. La tête s'alourdit bientôt, le sang circule mal, le corps tout entier s'en ressent, et cette apathie physique est souvent cause de graves accidents.

De la lumière, donc; de la lumière du soleil s'entend; elle est utile et indispensable à la santé. La lumière du soleil favorise la nutrition, aide les fonctions digestives et nerveuses, soutient chimiquement et physiquement le sang. Les enfants et les personnes d'âge mûr, qui sont obligés de vivre dans l'obscurité sont pâles, et anémiques; par contre, ceux qui jouissent de la lumière ont de belles couleurs et une santé florissante.

* * * *

Les mois: Décembre

Ce mois était le dixième de l'année de ROMULUS. Les Romains l'avaient mis sous la protection de VESTA. Ils désignaient ce mois par un esclave qui joue aux dés, et qui tient une torche ardente, allusion aux SATURNALES. Les modernes l'ont peint vêtu de noir, et sans couronne, mais coiffé du bonnet phrygien. Il tient le signe du CAPRICORNE, image du soleil qui commence à remonter.

Cl. Audran, dans le dessin qu'il nous en a laissé le symbolise de cette manière:

"VESTA, déesse de la terre, portant d'une main le feu qui lui était consacré, de l'autre une corne d'abondance, couronnée de tours, est assise sur une chaise, un tambour à ses pieds, sous un temple de forme ronde, au-dessus duquel est une femme tenant un enfant sur ses genoux. On offrait à cette déesse les prémices des enfants et de tous les fruits. L'Ourse et le Lion traînaient le char de

CYBÈLE, que les poètes ont dit être la même divinité.



DÉCEMBRE conduit par le Capricorne

Le CAPRICORNE n'est, dit-on, autre chose que le dieu PAN, qui craignant le géant TYPHON, se changea en bouc, et fut mis par Jupiter au nombre des douze signes du Zodiaque.

Quelques mythologistes prétendent que c'est aussi la CHÈVRE AMALTHEE, laquelle allaita Jupiter.

* * * *

Un crocodile ennuyé par des singes

Quand il s'agit de jouer des mauvais tours, les singes sont dans leur élément naturel. Ce n'est pas seulement à l'état semi-domestique qu'ils se permettent, aux dépens de leur entourage un nombre incalculable de plaisanteries rarement inoffensives; ils sont bien plus facétieux encore quand ils vivent en pleine liberté.

Un voyageur français, M. Monhot, a été témoin des amusantes manœuvres d'une demi-douzaine de quadrumanes, qui voulaient empêcher un crocodile de dormir.

On sait que le bonheur des grands sauriens est de se chauffer au grand soleil, après leur repas, et de s'engourdir doucement dans une demi-somnolence. Les crocodiles qui ont la mauvaise fortune de vivre dans les pays fréquentés par les singes sont exposés à être, à chaque instant, troublés dans leur sommeil par d'insupportables piégeries. A peine le monstre repu commence-t-il à fermer les yeux, qu'une indiscrete chiquenaude effleure le bout de son museau. Ce sont les singes qui viennent de se mettre en campagne. Ils choisissent toujours leur base d'opération avec une sûreté de coup d'œil qui fait honneur à leurs aptitudes stratégiques.

Un arbre se trouve-t-il à peu de distance du crocodile, chaque macaque se suspend à son tour par une de ses quatre mains à la branche la plus rapprochée du sol et, en se balançant, va toucher le monstre entre les deux naseaux. Celui-ci ouvre les yeux, mais son insaisissable ennemi est à l'abri de toute atteinte et se tient prêt à recommencer ses mauvais tours avec la même agilité.

Lorsque l'arbre est trop éloigné pour que les plus intrépides gymnastarques de la tribu puissent atteindre le crocodile sans lâcher la branche, les quadrumanes forment une chaîne en se tenant par la main, et bientôt on voit une guirlande de singes se balancer dans les airs.

Celui qui se trouve à l'extrémité voisine du sol reçoit de ses camarades une impulsion suffisante pour effleurer, en passant, la tête du monstre et s'éloigner ensuite comme un balancier de pendule qui obéit à un mouvement d'oscillation.

Parfois la victime de ces mauvais tours perd patience et fait voir deux formidables rangées de dents. Alors des cris de triomphe éclatent sur toutes les branches de l'arbre: les singes célèbrent leur victoire à grand renfort de contorsions et de grimaces. Si le crocodile avait affecté une majestueuse indifférence, il aurait peut-être à la longue, fatigué ses persécuteurs, mais il a eu le tort de se mettre en colère, et ses ennemis ne lui permettront pas de dormir au soleil.

Caractères, mœurs, usages et coutumes des différents peuples

Les Hottentots sont des sauvages noirs, grossiers, malpropres; ils s'exercent à la lutte et à la danse, s'occupent de la chasse et de la garde de quelques troupeaux de bœufs et de moutons.

Les habitants indépendants de la Basse-Guinée sont presque sauvages, se nourrissent de chair crue, méprisent l'agriculture; ils croient à l'immortalité de l'âme, mais ils n'ont de Dieu qu'une idée très imparfaite, et l'honneur qu'ils lui rendent est mêlé de cérémonies superstitieuses. Les Européens ont adouci les mœurs de ceux qu'ils ont subjugués, et le christianisme les a en partie corrigés de l'inclination qu'ils avaient au vol et au brigandage.

Les habitants des Côtes de la Haute-Guinée sont, pour la plupart, voleurs, superstitieux, ivrognes, déréglés; on leur reconnaît de l'aptitude pour les arts, mais ils sont très paresseux. C'est dans ces contrées que se perpétue le commerce inhumain des nègres pris par les étrangers ou achetés à vil prix.

Les Sénégalais sont nègres et presque sauvages; ils sont gais, spirituels et capables d'acquiescer des connaissances, s'ils étaient moins paresseux; ils ne font aucunes provisions, se contentant de vivre au jour le jour. Ceux de l'intérieur sont les plus hideux des nègres, et passent pour anthropophages.

LE CHERCHEUR.

NOUVELLES A LA MAIN

Fragilité contradictoire des proverbes.

Pourquoi ne doit-on pas tirer deux lièvres à la fois, alors qu'il faut toujours avoir deux cordes à son arc?

* *

Au restaurant:

— Garçon! Tout cela est fade! Est-ce que vous ne pourriez pas demander qu'on salât un peu plus!

— Monsieur veut être salé? Que monsieur attende l'addition!

* *

Cri du cœur d'un bourgeois campagnard:

— Jean! Que faites-vous donc là, planté au milieu du jardin?

— M'sieu, j'effraie les moineaux!

— Inutile! Vous voyez bien que ma belle mère est à la fenêtre!

* *

Do'ances d'un oncle à héritage:

— Qu'as-tu donc, mon vieil ami?

— Je suis inquiet; j'ai reçu ce matin, la visite de mon sacrifiant de neveu, et il ne m'a pas demandé de l'argent.

— Et c'est ce qui t'inquiète?

— Oui, ce n'est pas naturel.

* *

— Alors, ma petite Lili, pauvre grand maman est morte?

— Lili, quatre ans:

— Oui, monsieur! Oh! maman a joliment pleuré, et papa aussi, et mon frère Bob aussi, et ma sœur Marie aussi.

— Et toi?

— Moi... j'essayais!

NOS PROVERES

Le travail chasse la misère; l'économie l'empêche de revenir. Une application de "Le Vido" chasse les humeurs, boutons, etc.; son usage constant les empêche de revenir.

La dispute la plus vaine est celle des goûts, chacun étant, en général, résolu de s'en tenir au sien. L'Emulsion Boulanger fait exception à cette règle car tout le monde est unanime en la prononçant d'un goût exquis.

L'espérance est un emprunt fait au bonheur. L'espérance est toujours réalisée à ceux qui se servent de l'Emulsion Boulanger. L'Emulsion Boulanger guérit la consommation.

CHOSSES ET AUTRES

—Les compagnies de chemin de fer, en France, emploient 25,000 femmes.

GOUDRON LIQUEUR HYGIÉNIQUE, ANTI-ÉPIDÉMIQUE, PRESERVATIVE ET CURATIVE DES MALADIES de la poitrine, de l'estomac et de la vessie. Exiger l'adresse 19, r. Jacob, Paris.

GUYOT —Jamais on n'a pu expliquer comment les pyramides d'Égypte ont été bâties.

PILULES APPROUVÉES PAR L'ACAD. DE MÉD. DE PARIS, CONTRE l'Anémie, la Chlorose, ou pâles couleurs, l'Épuisement des forces. LES PILULES DE VALLET VRAIES SONT BLANCHES ET SUR CHACUNE EST ÉCRIT LE NOM VALLET. 19, r. Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES

VALLET — Cette année, la pêche du marbreux a été plus abondante qu'en aucune autre saison.

QUININUM LABARRAQUE VIN FÉRRUGINEUX, TONIQUE DIGESTIF, APPROUVÉ PAR L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS, pour les convalescents et tous ceux qui souffrent de faiblesse de l'estomac, d'anémie, d'épuisement causé par l'âge, les excès, le travail, la fièvre. EN BOUT ET 1/2 BOUT. 19, rue Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

—Le grand pont de \$60 000 000 dont la construction est autorisée par le Congrès, et qui devra relier New-York et Jersey City, jettera dans l'ombre le fameux pont de Brooklyn.

DES MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans païais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

J. EMILE VANIER (Ancien élève de l'École Polytechnique) INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR 107, rue St-Jacques, Royal Building Montréal

OPERA FRANÇAIS
M. R. SALLARD, Gérant

Spectacles de la Semaine commençant le 4 décembre.
Lundi : Les CLOCHES de CORNEVILLE
Mardi : Les SURPRISES du DIVORCE
Mercredi et vendredi : CARMEN
Jeudi et samedi soir : Le MAITRE de FORGES
Samedi en matinée : JO: EPRI: VE vendue par ses SŒURS
Billets en vente au théâtre même et au magasin de musique de M. Hardy, 1637, rue Notre-Dame.

LIBRAIRIE FRANÇAISE
L. DERMIGNY
126 w. 25th STREET, NEW-YORK
SUCCURSALE A MONTREAL
1608, NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément coloré, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les États-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Écho de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc.; journaux de modes et scientifiques.
Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés.

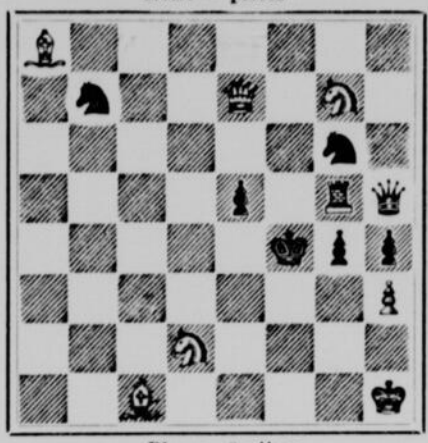
Jeux d'esprit et de combinaison

CHARADE

On m'infuse, on me boit : chez moi règne Vulcain.
Fais-je rire ou pleurer, mon triomphe est certain.

No 134—PROBLEME D'ECHECS
1^{er} CONCOURS DU "SCHOOLMASTER"

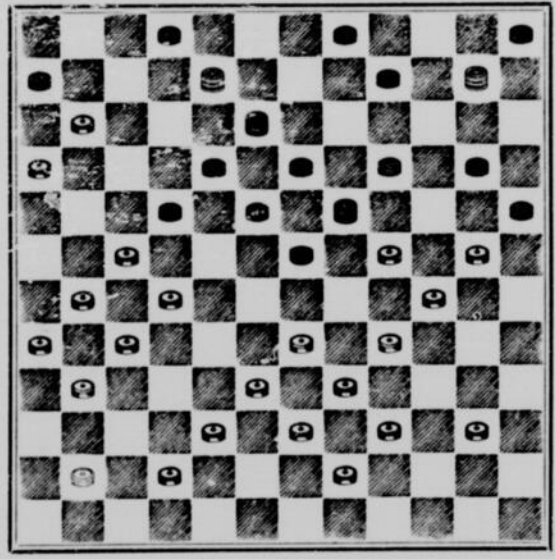
1^{er} prix.—Composé par M. R. G. Thomson
Noirs — pièces



Blancs — 8 pièces
Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 128.—PROBLEME DE DAMES
Composé par M. J. H. Desaulniers, Nicolet

Noirs—17 pièces



Blancs—22 pièces
Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 128				Solution du problème d'Échecs No 133			
Blancs		Noirs		Blancs		Noirs	
23	16	44	57	1 C (5 D) 7 R	1 P 4 D	2 F pr F	
24	17	33	50	2 F pr P			
52	46	39	41	3 D pr E, mat.			
17	11	66	47				
68	61	57	68				
65	60	47	66				
64	58	51	53				
19	13	2	38				
55	49	68	44				
37	28	38	22				
16	3	5	16				
3	60	66	61				
67	56	gagné					

Un de nos correspondants critique d'une manière un peu sévère, il nous semble, le problème No 126. Il est vrai qu'il n'est pas conforme aux règles du jeu tel que publié, car la position du pion 44 est impossible; mais il est bien facile de rendre ce problème qualifiable, même pour un concours. Pour la satisfaction de notre correspondant (espérant que l'auteur ne s'en trouvera pas lésé), nous supprimerons le pion blanc 50 et avancerons le pion noir de 44 à 57, le pion blanc de 24 à 17. Ce problème alors apparaît tout à fait naturel, la combinaison principale ne perd rien de sa difficulté et la fin reste admirable. Nous devons avouer, cependant, qu'au nombre de solutions composées dont parle notre correspondant, il en est dont la position fut beaucoup plus difficile à expliquer que la combinaison à résoudre.

ANNONCE DE
John Murphy & Cie

VISITEZ

Notre grand bazar qui est actuellement assorti de mille et une nouveautés en fait de jouets de toutes sortes.

POUR SOIREES

Nous avons actuellement l'assortiment le plus complet de tulles, nettes, dentelles que l'on puisse désirer rien autres choses en stock que les plus hauts nouveaux produits par les principaux manufacturiers Européens.

—VISITEZ NOTRE GRAND BAZAR—

Notre assortiment de poupées est immense et les prix sont plus bas que ceux du gros.

NOTRE GRAND BAZAR

Est bien assorti de jouets mécaniques de toutes sortes, tels que engins, bateaux, moulins, etc., à des prix plus bas que le gros.

MANTEAUX, MANTEAUX

Visitez notre département de manteaux et examinez avec soin l'immense assortiment.

Visitez ce département.

Visitez notre département de jouets qui comprend un assortiment immense.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

all Wel. 2197 Federal Wel. 58

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY. L. Z. GAUTHIER.
Téléphone no 2113.

LES NOUVEAUX ABONNES

De quatre, six et douze mois

Recevront gratuitement le feuilleton en cours de publication "En Famille."

UNE DOSE
LE GRAND
TAKE
THE BEST
SHILOH'S CURE.
Remède contre la toux, \$50, 50c. \$1.
Guérit la Consommation, la Toux, le Grippe, les Maux de gorge. Vendu par B. B. Medical. 291-1/2-1/2

A LA
VILLE DE MONTREAL

\$150.000

De Marchandises vendues à un bon marché extraordinaire pendant 60 jours.

Immenses Réductions

DANS TOUS LES

DEPARTEMENTS !!

\$10,000 de jouets vendus presque pour rien !

Hâtez-vous de venir si vous voulez profiter de cette occasion unique.

Rien de semblable n'a jamais été vu à Montréal.

Cie GENERALE

— DES —

BAZARS

COIN DES RUES

Ste-Catherine & St-Laurent

Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

IMPORTATION D'AUTOMNE.—Notre assortiment dans la mercerie comprend les plus hautes nouveautés. Nous venons de recevoir les formes les plus nouvelles en fait de chapeaux américains et anglais.

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

Le suprême degré d'excellence pour la saveur, les qualités nutritives et digestives a été atteint par le

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Le public a la garantie positive qu'il obtient la forme la plus parfaite et possible d'aliments concentrés.

Refuser toute contrefaçon.

On d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

"WESTERN"

INCORPORÉE EN 1861

Capital \$2,000,000
Primes pour l'année 1893..... 2,667,061
Fonds de réserve..... 1,086,000

J. H. BOUTE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques

ACTEUR HONOR. Agent du dépôt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent tous les jours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING

AND

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P. S.—Emballage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bon état et empêche les peaux mortes et excite la croissance. Excellent article de toilette pour le chevelure. Indispensable pour les familles. 15 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste pharmacien
199 rue St-Laurent

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire — 32 pages, belles illustrations, \$6 40 par an, 8, rue François Ier, Paris, France.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi lient toutes LA PRESSE

Désirez-vous retrouver un article perdu ? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE. ?

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 2 décembre 1893.

32,502

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTREAL

LA PRESSE sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraît le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 20 fr ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Delagrave, 16, rue d'Orléans, Paris, France.



Des milliers de personnes souffrantes

Ont immédiatement recours aux
REMEDES SAUVAGES

DE

Geo. TUCKER

LE GUÉRISSEUR SAUVAGE

392—RUE CRAIG, MONTREAL—392



PACIFIQUE CANADIEN

Les trains laissent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 4 45 a.m. *9.10 p.m.,
Boston, 8.00 a.m., *8.20 p.m.
Portland, 9.00 a.m., *8.20 p.m.
Toronto, 8.25 a.m., *9.00 p.m.
Detroit, Chicago, 8.25 a.m., *9.00 p.m.
St. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc.,
8.10 p.m.
Winnipeg et Vancouver, 4.45 p.m., 9.10 p.m.
St. Anne, Vaudreuil, etc. 8.25 a.m., 4.15 p.m., 6.15 p.m.
Rockville, 8.25 a.m., 4.15 p.m.
Winchester, 8.25 a.m., 4.15 p.m.
St-Jean, 8.00 a.m., 4.05 p.m., 7.40 p.m., 8.20 p.m.
Sherbrooke, 4.05 p.m. 7.40 p.m.
Waterloo et St-Hyacinthe, 4.05 p.m.
Perth, 8.25 a.m., 4.15 p.m., *9.00 p.m.
Newport, 8.00 a.m., 4.05 p.m., *8.20 p.m.
Halifax, N.E., St-Jean, N.B. etc., 7.40 p.m.
Hudson, Rigaud et Pointe Fortuie 6.15 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie :

Québec, 8.10 a.m., 8.30 p.m. et 8.00 p.m.
Lafayette, St-Gabriel, 3 Rivières 5.15 p.m.
Ottawa, 8.50 a.m.,
St-Lin, St-Eustache et St-Agathe, 5.30 p.m.
St-Jérôme, 8.50 p.m., 5.30 p.m.
St-Rose et Ste-Thérèse - 8.50 a.m., (a) 3 p.m., 5.30 p.m. — Samedi 1.30 p.m. au lieu de 3.00 p.m.
* Samedis exceptés. * Tous les jours, dimanches inclus. Les autres trains les jours de semaine seulement tel qu'indiqué.
* Chars-palais et chars-dortoirs. * Dimanches seulement. (a) Excepté les samedis et dimanches. * Connexion avec Portland tous les jours, le samedi excepté.

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS
129 RUE ST-JACQUES
COIN DE LA RUE ST-FRANCOIS XAVIER